

## QUELS OBJECTIFS POUR UNE ÉTUDE ETHNOARCHÉOLOGIQUE DES CÉRAMIQUES ?

par Maurice PICON et Rahma ELHRAIKI

### INTRODUCTION

Prétendre étudier, ou simplement évoquer tous les objectifs qui pourraient être ceux de l'ethnoarchéologie des céramiques serait bien peu réaliste, tant ces objectifs peuvent être divers. Cela supposerait aussi un registre de compétences exceptionnellement étendu, et conduirait de toute façon à n'aborder les problèmes qui se posent dans chacun des secteurs étudiés que d'une manière tout à fait superficielle. C'est pour cela qu'on a choisi de privilégier l'étude des techniques céramiques, avec d'autant plus de raisons que c'est un des domaines où l'ethnoarchéologie des céramiques a eu le plus d'influence sur la recherche archéologique, en bien comme en mal d'ailleurs. Le domaine des techniques constituera donc la première partie de cet exposé. Dans la seconde partie, on se contentera d'évoquer rapidement quelques orientations de recherche qu'on souhaiterait voir se développer ; elles concernent d'autres domaines que les techniques, comme les implantations d'ateliers, les structures économiques et sociales de la production et de la diffusion, etc...

### LES TECHNIQUES

Les recherches ethnographiques et ethnoarchéologiques sur les céramiques ont en général privilégié la description des procédés de fabrication, des outils et des installations artisanales. Souvent même, la fascination exercée sur les observateurs par l'habileté manuelle des potières et des potiers les a fait se concentrer sur l'étude des gestes — souvent de simples tours de mains — lesquels ont fait l'objet d'évocations enthousiastes, et plus rarement de descriptions précises. Mais ces dernières existent cependant, et la littérature ethnographique, française comme étrangère, est

au total d'une grande richesse dans le domaine des procédés de fabrication et des installations artisanales.

C'est ainsi qu'on peut y trouver des exemples nombreux autant que variés, concernant les différentes phases des opérations d'extraction et de préparation de l'argile, de façonnage et de décoration des vases, de séchage et de cuisson des céramiques, et de nombreux exemples d'installations artisanales, depuis de simples installations domestiques jusqu'aux installations très spécialisées correspondant à des ateliers importants.

Ce riche fonds documentaire est cependant très mal utilisé. Son éparpillement dans des publications relevant de différentes disciplines, souvent peu accessibles, l'absence de synthèses régionales sur les procédés et les installations, l'importance donnée à des observations qui ne concernent ni les techniques, ni même l'archéologie, rendent son exploitation difficile <sup>1</sup>. Par ailleurs, les données quantitatives, quelles qu'elles soient, font presque entièrement défaut.

Mais c'est le contenu même de ces études qui pose problème. Dans la plupart des cas, il s'agit d'un ensemble de notations techniques diverses, sans lien réel les unes avec les autres. Aucune indication n'est donnée qui permette de comprendre les raisons qui ont amené les potiers à utiliser, dans une région donnée et pour un type de fabrication déterminé, telle technique plutôt que telle autre. Rien qui permette de comprendre les relations qui existent entre les techniques employées et les structures économiques et sociales de la production. Rien qui permette de rapprocher les techniques de l'environnement des ateliers. Donc, en fin de compte, rien qui permette d'organiser, de structurer en une véritable connaissance les observations faites sur les ateliers. Or cette compréhension en profondeur des productions actuelles ou sub-actuelles est absolument indispensable si l'on veut pouvoir repérer des permanences, et proposer des explications pour les périodes anciennes.

Comprenons bien que les questions très simples que l'on vient d'évoquer ont dû être posées bien souvent aux potiers traditionnels par les ethnologues et les archéologues, mais comprenons aussi que les potiers sont absolument incapables de répondre à de telles questions. C'est que les choix techniques qui ont été faits dans les ateliers traditionnels résultent d'une expérience fort ancienne à laquelle les potiers demeurent fidèles, sans autre raison, dans la plupart des cas, que l'évidence des échecs qui ne manquent pas de se produire lorsqu'ils s'en écartent. Mais jamais ils ne sont capables de dire les raisons de leurs succès ou de leurs échecs. Il faut donc se résigner à ne voir dans les techniques céramiques traditionnelles qu'un ensemble répétitif d'opérations dépourvues de logique consciente. Ces techniques relèvent certes d'une expérience collective, mais celle-ci s'est plus ou moins diluée au cours des siècles en perdant les quelques éléments rationnels qu'elle avait pu acquérir, et les justifications qu'elle avait pu avoir <sup>2</sup>.

---

1. Le caractère ponctuel de la plupart des études n'a que rarement permis aux observateurs d'éviter de mettre sur le même plan des caractéristiques techniques importantes, propres à toute une région ou à un type de fabrication déterminé, et des variantes techniques aléatoires, sans grande signification.

2. On est frappé par exemple, en étudiant les techniques céramiques anciennes, de voir à quel point certaines habitudes qui avaient à l'origine des justifications techniques évidentes ont pu subsister parfois des siècles durant, alors que les exigences techniques qui les avaient fait naître avaient complètement disparu. De même on est frappé, lorsqu'on étudie les techniques traditionnelles, par l'imbrication de pratiques pertinentes du point de vue technique, et de pratiques dépourvues de toute justification.

Pour la céramique, l'explication rationnelle des pratiques artisanales ne verra le jour qu'avec le développement des connaissances scientifiques sur la nature et les caractéristiques des argiles, sur leurs propriétés mécaniques en cru, sur leur comportement à la cuisson, sur les caractéristiques physiques des produits cuits, etc... C'est cet ensemble de connaissances technologiques qui permet seul de comprendre et de structurer les observations ethnoarchéologiques. Refuser d'y faire appel sous prétexte que les potiers ignorent toutes ces choses, ce qui ne les empêche pas de faire de la poterie et même de réaliser des chefs-d'œuvre, c'est se résigner à des observations superficielles ou même à ne rien comprendre, et, en tout cas, à répéter indéfiniment les mêmes observations (sans s'en rendre compte d'ailleurs, masquées comme elles le sont par la diversité apparente des techniques).

Mais la réflexion ne saurait s'arrêter là. On ne peut concevoir en effet de se satisfaire d'un catalogue, fut-il raisonné, d'installations, de matériaux et de pratiques. Les techniques, même les plus modestes comme celle de la céramique, ont une histoire, et celle-ci devrait être, elle-aussi, un des objectifs, et peut-être même l'objectif majeur de la recherche archéologique en ce domaine, et donc également de la recherche ethnoarchéologique.

Cette histoire, c'est évidemment celle de l'apparition de procédés et de produits nouveaux, mais plus encore celle des raisons qui sont à l'origine de ces innovations, ou qui les ont empêchées à d'autres époques. Mais c'est aussi la mise en évidence d'évolutions progressives, souvent très lentes, qui ne se manifestent que sur la longue durée ; elles résultent généralement de la reconnaissance empirique des qualités particulières de certaines productions. Cette reconnaissance de la qualité favorisera, par une sorte de sélection naturelle, certaines régions productrices au détriment d'autres qui pourront disparaître ; elle finira par modifier profondément les structures de la production et les circuits de la commercialisation, et par transformer profondément les fabrications elles-mêmes<sup>3</sup>. Les exemples de tels phénomènes sont particulièrement nombreux dans le monde méditerranéen.

Il est clair que c'est la compréhension des situations actuelles, ou sub-actuelles — donc une recherche ethnoarchéologique qui ne se limite pas aux apparences mais intègre les connaissances technologiques évoquées précédemment — qui seule permet d'apprécier les situations anciennes et d'appréhender les évolutions. D'ailleurs, ce sont ces mêmes approches qui vont permettre de déceler, dans les techniques anciennes, des survivances qui ont perdu leur justification technique, ou des modes qui n'en ont jamais eue.

Mais si les connaissances technologiques doivent être à la base des recherches ethnoarchéologiques sur les techniques céramiques, ces dernières apportent aux connaissances théoriques un élément irremplaçable, car elles permettent leur enracinement dans des situations concrètes, et permettent aussi, de ce fait, une pratique indispensable pour aborder l'étude des techniques anciennes<sup>4</sup>.

3. C'est ainsi, par exemple, que l'antique division entre productions à usage culinaire (allant au feu) et productions non culinaires (et entre les ateliers qui fabriquent les unes ou les autres) finira par s'estomper et même par disparaître à certaines époques, grâce à la connaissance et à l'identification d'argiles ayant des qualités particulières, et au développement de nouveaux procédés décoratifs. Transformations qui auront, comme on peut s'y attendre, de très profondes répercussions sur les lieux de production et sur la nature des produits.

4. Il subsiste en effet, entre les principes scientifiques théoriques et les applications qu'on peut envisager d'en faire aux productions anciennes, des problèmes qui résultent notamment de la difficulté d'apprécier les tolérances que peuvent accepter les artisans et les utilisateurs. Sur ces questions l'archéologie expérimentale ne paraît pas en mesure de répondre, à la différence de l'ethnoarchéologie. S'agissant principalement de tolérances à la fabrication et à l'utilisation, acceptées ou

Sans doute faut-il insister, à propos de l'étude des techniques anciennes (et actuelles), sur la nécessité de hiérarchiser les observations que l'on est amené à faire et les buts que l'on se propose d'atteindre. Il n'est pas inutile, par exemple, de répéter que le fait de savoir comment un vase a été fabriqué, de connaître de quelle manière le potier s'y est pris, ne présente en soi-même qu'un intérêt fort limité<sup>5</sup>. Il existe, dans les techniques céramiques, d'autres réalités incomparablement plus importantes, dont on ne parle jamais ou presque. Comprendre les relations qui existent entre les techniques céramiques et l'environnement des ateliers, entre ces techniques et les facteurs économiques et sociaux de la production, est quand même plus important que de savoir comment le potier monte le col d'une cruche. Etudier les raisons qui sont à l'origine de déplacements considérables des zones productrices et de modifications radicales des structures de distribution est plus important que de se pencher sur la façon dont le potier fixe les anses d'un pot<sup>6</sup>. Ce qui revient à dire qu'on ne saurait en matière de techniques préférer l'anecdote à l'histoire<sup>7</sup>.

Il aurait certes été souhaitable d'illustrer par différents exemples les principes qui ont été exposés, et particulièrement la nécessité de s'appuyer sur une connaissance approfondie des matériaux céramiques pour conduire des recherches ethnoarchéologiques sur les techniques céramiques. Malheureusement le manque de connaissances technologiques de la très grande majorité des ethnologues et des archéologues oblige à des développements considérables pour le moindre exemple<sup>8</sup>. C'est pourquoi on a pris le parti de n'en présenter qu'un seul, qui fera l'objet d'un exposé séparé<sup>9</sup>.

#### QUELQUES AUTRES DOMAINES

Pour commencer, on s'écartera peu des techniques, puisqu'on souhaite évoquer ici les problèmes que pose l'étude des implantations d'ateliers, étude qui est d'une grande importance pour les recherches archéométriques de provenances, mais également pour l'interprétation économique

---

refusées par les potiers et par les utilisateurs, il semble en effet très risqué de substituer des critères personnels d'appréciation (sur lesquels se fondent les recherches d'archéologie expérimentale) aux critères d'appréciation qu'une pratique multiséculaire a su développer (et que l'ethnoarchéologie permet d'atteindre).

5. Entendons bien qu'il s'agit uniquement de l'intérêt que peuvent présenter ces opérations dans une perspective qui est celle de la connaissance des techniques artisanales. Il est clair que des opérations qui ne présentent guère d'intérêt dans cette perspective, comme c'est le cas pour la plupart des tours de mains, peuvent être porteuses d'une signification autre qu'il importe de connaître et d'étudier : signification chronologique, ethnique, culturelle, etc... dont les exemples en archéologie sont fort nombreux. Il est simplement regrettable que cet intérêt légitime porté à des aspects mineurs de la technique — par suite des significations d'autre nature qui peuvent leur être attachées — soit devenu, par contamination, le seul centre d'intérêt perceptible dans l'étude des techniques elles-mêmes.

6. Il ne saurait y avoir de recherche sans une hiérarchie des objectifs. Si celle-ci est pareillement absente de l'archéologie, c'est incontestablement parce que cette discipline relève encore beaucoup plus du discours que d'une véritable recherche.

7. L'aspect anecdotique qui prévaut généralement dans l'étude des techniques céramiques n'est après tout que le reflet de la position totalement marginale de l'histoire des techniques dans l'université française. La pire situation étant celle de l'histoire des techniques de l'Antiquité, par suite du rôle que devrait y jouer l'archéologie, et qu'elle ne joue pas. Dans ces conditions, l'histoire des techniques de l'Antiquité ne se démarque guère d'une accumulation d'anecdotes plus ou moins bien comprises, et en tout cas totalement dépourvues de perspective historique (voir par exemple le chapitre « Les techniques des Grecs » : J. Deshayes, dans *Histoire des techniques*, Paris 1962). Seuls font exception quelques secteurs, comme les techniques agricoles, grâce surtout à la recherche historique et au fait que l'agriculture ayant été la grande affaire de l'Antiquité, il en reste des textes, lesquels, revus à la lumière des connaissances agronomiques actuelles, ont permis des avancées importantes.

8. Cette méconnaissance technologique finira d'ailleurs par poser de graves problèmes aux recherches ethnoarchéologiques et aux recherches sur les techniques anciennes, dans la mesure où les archéologues sont seuls juges de la valeur de travaux scientifiques qui sont en dehors de leur compétence. Il en résultera, comme c'est actuellement le cas en archéométrie, le développement de travaux d'apparence scientifique, qui finiront par submerger la recherche.

9. Voir dans ce même volume, l'étude intitulée « Pour une relecture de la céramique marocaine ».



des productions. Il s'agit surtout d'une réflexion où interviennent de nombreux facteurs parmi lesquels on peut citer la nature de la production et les techniques, la situation géographique, l'environnement géologique, le contexte démographique et les structures sociales de la production, les structures de la commercialisation, etc... Des études de ce genre ont été entreprises pour les périodes anciennes ; elles ont montré que dans le domaine des implantations d'ateliers on ne saurait que difficilement se passer de l'apport des données ethnoarchéologiques, qui demeurent cependant en trop petit nombre.

Dans l'étude des formes des céramiques, on connaît par exemple l'importance des recherches ethnoarchéologiques concernant les problèmes de définition et d'appellation des céramiques médiévales, et particulièrement de celles du monde islamique. Il n'y a donc pas lieu d'y revenir. Ce qui manque, en revanche, ou se trouve insuffisamment développé, ce sont des études régionales qui porteraient sur les différentes formes et variantes correspondant à un usage bien défini. Autrement dit, des études portant sur la variabilité régionale des formes, qui pourraient être fort utiles en vue d'une rationalisation éventuelle de la typologie.

On n'évoquera que pour mémoire les relations entre les formes céramiques et les modes d'alimentation, ainsi que les différentes associations domestiques de formes céramiques selon les genres de vie, rural ou citadin par exemple, et selon le niveau de vie. Et on se gardera d'aborder le problème des relations entre les groupes ethniques ou culturels et les formes et techniques céramiques, qui continue à inspirer de nombreux débats, et des travaux ethnoarchéologiques plus rares hélas.

Dans le domaine de la diffusion des produits céramiques, on s'accorde à reconnaître l'importance des modèles ethnoarchéologiques, et les répercussions, qualitatives et quantitatives, que ces modes de diffusion ont sur la production. Il n'est donc pas utile d'y revenir longuement. On formulera cependant le souhait que les recherches ne se fixent pas trop, comme elles ont tendance à le faire, sur des situations extrêmes : les modes de diffusion dits naturels qui demeurent plus ou moins sous le contrôle des potiers, et qui font intervenir des transports à faible ou moyenne distance, et les modes de diffusion forcés qui sont entre les mains des négociants et suppriment tout contact entre le fabricant et la clientèle. On souhaiterait par exemple que le colportage des céramiques soit un peu mieux connu, malgré la complexité et la diversité des situations qu'il recouvre.

On pourrait évoquer encore bien d'autres problèmes pour lesquels on aimerait disposer d'études ethnoarchéologiques, tant sont nombreux les objectifs que l'on pourrait assigner à ces études. On se contentera de souligner l'évidente urgence de ces travaux, avec la disparition rapide des possibilités d'observation dans presque toutes les régions du monde, et tout particulièrement dans le domaine méditerranéen qui nous concerne directement.